

SOMERVILLE, Margaret, *Le canari éthique. Science, société et esprit humain, (The Ethical Canary: Science, Society and the Human Spirit*, Viking, 2000) trad. par Y. Amzallag, Montréal, Liber, 2003, 313 p.

Guy Jobin

Volume 16, numéro 2, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1074136ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1074136ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

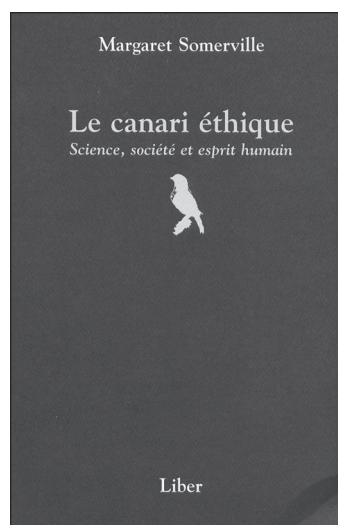
[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jobin, G. (2004). Compte rendu de [SOMERVILLE, Margaret, *Le canari éthique. Science, société et esprit humain, (The Ethical Canary: Science, Society and the Human Spirit*, Viking, 2000) trad. par Y. Amzallag, Montréal, Liber, 2003, 313 p.] *Frontières*, 16(2), 105–106. <https://doi.org/10.7202/1074136ar>

SOMERVILLE, Margaret
Le canari éthique.
Science, société
et esprit humain

(*The Ethical Canary: Science, Society and the Human Spirit*, Viking, 2000) trad. par Y. Amzallag, Montréal, Liber, 2003, 313 p.



L'ouvrage de Margaret Somerville, professeure aux facultés de droit et de médecine de l'Université McGill, n'est pas passé inaperçu lors de sa parution en 2000. Il a suscité la discussion tant pour son contenu explicite que pour les présupposés théoriques et épistémologiques qui l'animent. Cet ouvrage est de facture classique si on le compare à la littérature bioéthique contemporaine. L'auteure y discute de neuf enjeux éthiques présents dans le vaste champ de la médecine : reproduction humaine, donage, xénotransplantation, euthanasie, cessation de traitements, soin des enfants gravement malades, circoncision, accès aux soins, répartition des ressources matérielles et financières. Ces chapitres thématiques sont précédés par un chapitre théorique et suivis par un dernier chapitre d'ordre méthodologique. Aux fins de cette recension, nous nous limiterons aux

chapitres sur l'euthanasie et la cessation de traitements. Auparavant, nous discuterons des chapitres initial et final.

Il est important de préciser d'emblée la portée de l'ouvrage. Deux objectifs principaux orientent la présentation de Margaret Somerville. D'abord l'auteure cherche à sensibiliser les lecteurs aux conséquences du développement de la technoscience dans le domaine des soins de santé. Le second objectif est celui de défendre une certaine vision de l'éthique. En effet, l'auteure ne fait pas qu'exposer des faits ; elle présente des thèses qui sont ses propres opinions sur les orientations normatives qui devraient animer et fonder la réflexion bioéthique. En ce sens, l'ouvrage s'adresse au grand public plus qu'à un public universitaire ou de spécialistes. En effet, quiconque possède une certaine familiarité avec l'un ou l'autre domaine de la biomédecine discuté dans l'ouvrage n'apprend rien de vraiment neuf en ce qui concerne l'état des questions et des débats. Par contre, pour le lecteur moins familier avec les débats de l'heure en bioéthique, cet ouvrage se révélera captivant par la présentation vivante des enjeux, laquelle puise à la grande expérience de l'auteure dans le domaine.

Le chapitre initial est intitulé *La quête de l'éthique dans une société laïque*. La quête éthique y est définie comme « la recherche de valeurs dans une démocratie laïque » (p. 20). Suit une énumération de causes expliquant la nécessité de cette recherche. Ce sont, dans l'ordre de présentation : l'individualisme, l'avènement du système médiatique, le remplacement de la religion par le droit comme instance de régulation sociale, la maîtrise technologique accrue, la faible tolérance à l'égard du mystère, la perte du sacré, la perte de l'émerveillement et, enfin, le matérialisme et le consumérisme ambiant. C'est ici que Margaret Somerville pose les deux piliers de la réflexion éthique qu'elle entend mener dans les chapitres suivants : « faire preuve d'un profond respect pour la vie, en particulier la vie humaine, et, [...] protéger et promouvoir l'esprit humain » (p. 24). Le concept de « sacré laïque » (p. 27), forgé par l'auteure, désigne justement ce double impératif. Il s'agit à la fois de la notion clé de toute l'argumentation et du lieu d'énonciation des thèses qui constituent l'ouvrage. Malheureusement, l'explicitation des tenants et aboutissants de cette notion est fort limitée, ce qui fait que le lecteur soucieux de réflexion théorique reste sur sa faim. En effet,

une simple affirmation de principes ne suffit pas à convaincre de la pertinence de cette proposition théorique. Un Luc Ferry, par exemple, dans *L'homme-dieu ou le sens de la vie* (1996) et dans *Qu'est-ce qu'une vie réussie ?* (2002) étiendra de manière beaucoup plus rigoureuse son concept d'humanisme de l'homme-dieu, auquel s'apparente le sacré laïque de Margaret Somerville.

Le chapitre final, *Les outils conceptuels de l'éthique*, est une réflexion sur la pratique éthique et ses exigences. Après avoir discuté de manière intéressante des temporalités différentes en éthique, en science et en médecine – l'impression de retard de la réflexion éthique par rapport au rythme des découvertes scientifiques et du développement de leurs applications biomédicales venant du fait que l'évaluation de ces développements ne peut se faire qu'*in vivo* en somme –, l'auteure décrit les conditions et les outils nécessaires à toute démarche d'analyse éthique. Parmi les conditions de la pratique de l'éthique, Margaret Somerville identifie les multiples niveaux de la délibération (mondial, social, institutionnel, individuel), l'obligatoire reconnaissance des pré-supposés qui grèvent tout jugement, la nécessaire intégration des nouvelles valeurs et des anciennes, la possible conflictualité entre le droit et l'éthique. Suit l'identification de trois concepts essentiels : la notion de valeur, la confiance du public liée à la responsabilité des acteurs du monde éthique et, enfin, le risque. Cette dernière notion nous rappelle que toute application de connaissance se fait toujours dans un climat d'incertitude relative quant aux conséquences. Pour terminer, l'auteure discute des concepts de vertu et de mal. Le contenu de ce chapitre paraît impressionnant à première vue mais, tout comme dans le chapitre initial, le traitement théorique de ces notions n'est pas à la hauteur des attentes suscitées par le titre du chapitre.

Le chapitre le plus intéressant pour nous s'intitule *Faire face à la mort. Les enjeux éthiques de l'euthanasie*. D'emblée, Margaret Somerville joue cartes sur table et indique sa propre position dans cette problématique : l'opposition à toute législation en faveur de la pratique. Tout le chapitre consiste à clarifier les confusions qui, selon elle, grèvent la réflexion et le débat sur la question. Faisant d'abord une distinction pratique entre l'euthanasie et les pratiques qui n'en sont pas, notamment le refus de traitement et le soulagement approprié de la douleur, l'auteure cherche à comprendre

le phénomène de la légitimité populaire de l'euthanasie en recourant aux catégories identifiées dans le premier chapitre. Ainsi, l'individualisme, la médiatisation du débat, la sécularisation de la culture et la perte d'un langage qui conférait un sens à la mort, la dé-moralisation et la juridicisation concurrente des discours de régulation, l'intolérance à l'égard du mystère et, bien sûr, la perte de sens du sacré expliqueraient la montée des revendications en faveur de la légalisation de l'euthanasie. C'est à l'aune du double impératif énoncé plus haut que la pratique de l'euthanasie sera évaluée. Pour l'auteure, « [l']euthanasie confirme la prédominance de la mort sur l'espoir et sur la vie. Elle occulte le mystère selon lequel laisser la mort advenir en son temps est un acte de vie. L'euthanasie est un acte de mort » (p. 155). « L'euthanasie est une pratique foncièrement immorale parce qu'elle enfreint le respect de la vie humaine et porte atteinte à l'esprit humain » (p. 156). Au risque de nous répéter, disons que si la position est fortement affirmée, elle manque néanmoins d'assises théoriques pour qu'elle se démarque de façon tout à fait originale par rapport aux discours religieux qui vont dans le même sens.

Enfin, le chapitre sur les enjeux éthiques de l'interruption des soins, construit sur un fait vécu poignant, est l'occasion d'apporter les précisions conceptuelles d'usage dans toute discussion à ce sujet. Ainsi, le lecteur vraiment rompu à ces questions n'y apprendra rien de neuf.

L'ouvrage de Margaret Somerville est un bon ouvrage de vulgarisation. Pour qui veut s'initier à une réflexion éthique sur les enjeux traités, il sera entre bonnes mains. Les thèses de l'auteure étant clairement exposées – ce qui est une preuve d'honnêteté intellectuelle –, les informations données sont justes et reflètent largement les grands consensus dans le milieu de l'éthique.

Guy Jobin

Errata (volume 16, n° 1)

À la rubrique *Point de vue*, dans l'article de Hubert Wallot intitulé : « "Mourir, dormir, rêver peut-être" aux cuisses de Maria Goretti. *Les invasions barbares* de Denis Arcand »

à la page 91, première colonne, l'article de Robert Lévesque est paru dans le journal *Ici* du 24 mai 2003 et non pas dans *Le Devoir* ;

à la page 92, dernier tiers de la première colonne, la phrase commençant par « Certes » devrait se lire comme suit : « Certes, cette invasion est moins spectaculaire que l'encombrement des corridors des urgences des hôpitaux, lequel n'explique pas, même s'il peut parfois y contribuer, la fragmentation dont nous parlons » ;

à la page 93, première ligne, il faudrait lire : « Au plus, il s'inquiète de ce que son fils ne lise pas. »